

Europe

1^{er} janvier

Georges Friedmann

ANDRÉ GIDE ET L'U. R. S. S.

LE témoignage d'André Gide sur l'Union soviétique pose une série de problèmes qu'il importe de regarder de face. En vérité, pour le commenter, il faudrait un autre livre consacré à l'U. R. S. S. N'ayant point voulu l'écrire avant plusieurs séjours, tant la réalité soviétique m'a paru exiger, outre la connaissance de la langue, une étude attentive, je me contente ici d'apporter quelques réflexions (1). Il n'est aucune d'elles que je ne compte reprendre ailleurs et bientôt, plus complètement.

Le point de vue auquel André Gide a entendu se placer est celui du psychologue et du moraliste. Dès les premières pages, il a courageusement reconnu les difficultés qu'il doit vaincre : « La forêt qui m'y [en U. R. S. S.] attire, affreusement touffue et où je me perds, c'est celle des questions sociales. En U. R. S. S. elles vous sollicitent et vous pressent, vous oppressent de toutes parts. » Ailleurs, lorsqu'il s'agit de juger des problèmes économiques, il dégage sa responsabilité : « Mais les chiffres ne sont point ma partie et les questions proprement économiques échappent à ma compétence. De plus, si ces renseignements sont très précisément ceux que l'on m'a donnés, je ne puis pourtant pas en garantir l'exactitude. L'habitude des colonies m'a appris à me méfier des « renseignements ». Enfin et surtout, ces questions ont déjà été suffisamment traitées

(1) Au retour d'une troisième enquête en U. R. S. S., la première datant de 1932.

par des spécialistes ; je n'ai pas à y revenir. » Nous ne sommes donc pas étonnés que ce soit « par leur retentissement psychologique que les questions économiques l'intéressent ». Gide en vient ainsi à borner lui-même le domaine où il compte se mouvoir : « Les questions psychologiques seules sont de mon ressort ; c'est d'elles, et d'elles seules, que je veux ici m'occuper. Si j'aborde de biais les questions sociales, c'est encore au point de vue psychologique que je me placerai. »

Mais Gide parviendra-t-il à s'y tenir ? C'est que « les problèmes, ici, s'entrecroisent et se chevauchent ». Et le psychologue, bon gré mal gré, va se trouver enfoncé dans la forêt des questions sociales qui le « sollicitent », « l'oppressent de toutes parts », et où il semble tant craindre de s'engager.

★

Le voici donc contraint d'envisager des problèmes particuliers au fil de ses impressions, dans ce livre en apparence fait d'une chaîne assez lâche, — en réalité composé avec l'art le plus subtil et le plus soucieux de persuader.

André Gide, sortant de ce bain d'humanité, pris dans la foule soviétique qu'il a décrite avec tant de justesse et de sympathie, ne tarde pas à parler du mouvement « stakhanoviste ». Non sans raison. Car celui-ci reflète en U. R. S. S., non seulement des préoccupations techniques, mais aussi des problèmes psychologiques et humains fort importants. Qu'en dit-il ? « ...Le « stakhanovisme » a été merveilleusement inventé pour secouer le nonchaloir (on avait le knout autrefois). Le stakhanovisme serait inutile dans un pays où tous les ouvriers travaillent. Mais là-bas, dès qu'on les abandonne à eux-mêmes, les gens, pour la plupart, se relâchent. »

Le mouvement stakhanoviste comme auparavant ceux des Oudarniks, des Otlitchniks, offre, en effet, un stimulant pour le rendement, la *quantité* de travail. C'est un de ses aspects et celui qu'a le plus souvent (pour ne pas dire presque exclusivement) relevé, en Occident, une propagande mal informée. Celle-ci insistait auprès des ouvriers français sur les « records » stupéfiants accomplis par les champions du stakhanovisme, sans mentionner les conditions exactes, techniques, dans lesquelles ces chiffres avaient été atteints, ni la norme des stakhanovistes moyens. Ainsi furent présentés les records d'Alexis Stakhanov, de Diakounov et de leurs camarades de la mine Central Irmino, ceux des tisseuses « championnes » Vinogradova, Illarinova, et de bien d'autres. On omettait, par exemple, de dire que, dans la plupart des branches de la production, ces normes remarquables avaient été obtenues par des équipes, opérant selon de nouvelles et plus rationnelles méthodes de travail divisé. On omettait aussi de préciser que les normes moyennes des stakhanovistes russes étaient (et sont encore) souvent au-dessous de celles de leurs camarades français des grandes entreprises bien équipées. J'ai pu constater, en recevant, à l'issue de conférences, les questions inquiètes des métallurgistes parisiens, à quel point ces informations partielles avaient troublé beaucoup d'ouvriers, par ailleurs excellents militants syndicalistes et communistes.

Ceci dit, la lutte pour le rendement constitue-t-elle l'essence ou même l'aspect principal du stakhanovisme ? Celui-ci n'est-il vraiment qu'un substitut soviétique du knout, adapté à un peuple nonchalant ? En réalité, dépassant les mouvements analogues qui l'ont annoncé depuis le début du premier plan de cinq ans, le stakhanovisme est au moins autant une lutte pour la *qualité* et l'organisation du travail que pour le rendement brut. Voici deux exemples de « stakhanovisme » parmi d'autres

que j'ai observés et analysés sur place l'été dernier : A Kountsovo près de Moscou, les ouvrières ont elles-mêmes proposé aux ingénieurs une transformation des navettes et, d'autre part, défini le travail d'une aide-tisseuse qui, chargée de 24 machines, permet une meilleure utilisation de l'outillage et une meilleure qualité du travail ; à l'usine de chaussures Skorokhod, de Lénin-grad, dans diverses opérations comme le séchage du cuir, le découpage à la machine, les ouvriers ont modifié la technologie des opérations. A quoi bon multiplier ici des détails qui seraient hors de place ? J'ai constaté, au cours de mes stages dans les ateliers, des dizaines de faits de ce genre et la psychologie ouvrière qui leur correspond.

Certaines de ces suggestions ne sont pas originales ou sont inapplicables ; mais le nombre de celles-ci est moins grand que je ne le croyais moi-même, à première vue, tant il est vrai que l'opérateur d'un travail est aussi le mieux placé pour en régler — non pas l'organisation générale (c'est l'affaire de techniciens d'une culture supérieure), mais ce qu'on appelle la « petite rationalisation ».

Me suis-je laissé entraîner hors de notre propos ? Non, car cette fermentation intellectuelle des ateliers (1), de plus en plus sensible dans la vie ouvrière de l'U. R. S. S., marque, elle aussi, une transformation mentale. Il est impossible de comprendre le mouvement stakhanoviste (comme d'ailleurs les diverses formes qu'a prises depuis 1930 le courant d' « émulation socialiste ») sans mesurer cette adhésion de l'ouvrier à un travail qu'il considère comme *sien*. Il y a une sorte de libération de forces, de dons que l'ouvrier de l'usine capitaliste retient : phénomène d' « inhibition » bien connu des psychotechniciens

(1) Elle-même permise par le réseau de plus en plus complet des écoles professionnelles.

occidentaux. Certes, tous les ouvriers soviétiques ne présentent pas ce trait nouveau : mais seulement une élite déjà nombreuse. Je suis par ailleurs convaincu que des ouvriers français, allemands, anglais ou américains, dans une usine d'où le profit privé aurait disparu, accordant jusqu'à leurs plus secrètes fibres au milieu industriel qui les entoure, auraient souvent, grâce à une culture technique supérieure dès le départ, plus à donner, plus à libérer que les Russes.

N'empêche que s'il avait vu de plus près ce mouvement, André Gide eût évité d'écrire que « le stakhanovisme serait inutile dans un pays où tous les ouvriers travaillent ». Car cela est insoutenable. En France, le « stakhanovisme » porterait un autre nom, mais traduirait, réfracté à travers les mille différences de notre pays, un identique cheminement vers de nouvelles valeurs du travail.

Au reste, dans cette fièvre de recherches, d'invention, réintroduisant de la pensée dans des travaux même en apparence simples, il y a, tout à fait omise par Gide, une force qui va vers l'individualisation du travail et du travailleur. Les différences personnelles, les talents créateurs peuvent s'y exprimer. Ioffe, le grand physicien de Léninegrad, caractérise ainsi le stakhanovisme. Ce mouvement, en s'étendant, en s'approfondissant, pose déjà en tout autres termes le problème du recrutement des chercheurs scientifiques. (J'ai noté, peu après les avoir entendues, ses paroles et en rapporte ici très strictement le sens.) En Occident, disait-il, et encore chez nous, on donne à une masse de jeunes gens l'enseignement des Facultés et par une sélection où le hasard joue un grand rôle, s'opère tant bien que mal, dans cette masse, le choix de ceux qui, renonçant à l'industrie, s'adonneront à la recherche et à la découverte. N'est-ce pas à rebours qu'il serait plus rationnel d'opérer, si cela est possible ? Ne faudrait-il pas choisir des individus

doués du goût de la recherche, d'imagination créatrice, et combler ceux-là de l'enseignement supérieur, de toute la richesse des connaissances et de l'expérience, qui, ajoutées à cette flamme si rare, peuvent faire un savant, un *chercheur* véritable ?

Or le stakhanovisme, à travers les ateliers, met précisément à la disposition des savants russes des ouvriers, déjà nombreux, qui manifestent indiscutablement l'instinct de la recherche, de l'invention. Bien que cette fermentation intellectuelle des ateliers n'en soit qu'à ses débuts et que de vastes perspectives s'ouvrent devant elle, des savants soviétiques croient déjà le moment venu d'en tirer parti : ainsi, Ioffe recrute dans les usines de Léninegrad des stakhanovistes pour son Institut de physique et se propose d'en faire des collaborateurs actifs.

Voilà un autre aspect du « stakhanovisme » qui le montre au service de l'individualisation et méritait de ne pas être omis.

« J'ai visité plusieurs des habitations de ce kholkoze très prospère... Je voudrais exprimer la bizarre et attristante impression qui se dégage de chacun de ces « intérieurs » : celle d'une complète dépersonnalisation. Dans chacun d'eux, les mêmes vilains meubles, le même portrait de Staline, et absolument rien d'autre ; pas le moindre objet, le moindre souvenir personnel... » Ces brèves indications sur le kholkoze modèle de Soukhoum, auxquelles viendront se joindre en appendice deux pages sur « un kholkoze », — voilà tout ce que Gide insère sur les aspects psychologiques de la collectivisation des campagnes... Bien que je n'aie pas porté spécialement mon attention de ce côté, ni en 1932, ni au cours des voyages suivants, je ne puis m'empêcher de trouver que pour un fait de cette envergure et qui devrait peser si lourd dans une appréciation de l'effort soviétique,

ce n'est peut-être pas suffisant... Cette « dépersonnalisation » ici présentée comme un but poursuivi par le régime (1) n'est évidemment qu'une étape. En elle se retrouvent : des survivances psychologiques fort anciennes du paysan russe (que Gide, pourtant admirablement instruit de la littérature russe pré-révolutionnaire, semble oublier) ; et d'autre part les conditions *possibles* de la vie kholkoziennne, dans la première période de son histoire. Souvenons-nous que ces kholkozozes sont vieux de deux ou trois ans, tout au plus de six, — et quelle était, naguère encore, la misère physique et morale du moujik. Par ailleurs, cette « dépersonnalisation », observée par Gide dans deux ou trois kholkozozes, est-elle générale ? En Ukraine (où j'ai longuement recueilli le témoignage d'un ami français qui y vit et travaille depuis deux ans), Gide aurait trouvé des communautés agricoles pleines de sève, fort différentes de celles qui l'ont si péniblement affecté. Autre fait dont j'ai pu mesurer l'importance : la progressive transformation mentale de la paysannerie russe, — recouverte de tout ce qu'avaient déposé sur elle l'ancien régime, le pope, des siècles de servitude, — au contact des machines et des techniques diverses introduites par la nouvelle organisation du travail agricole. Dans la génération des jeunes kholkoziens et kholkoziennes, ces transformations sont encore loin d'être arrivées à maturité. Mais cette transition n'est peut-être pas évitable. En tout cas, sur ce terrain débarrassé de bien des mauvaises herbes (des secteurs entiers en sont encore pleins) une vie nouvelle pourra peu à peu grandir, saine, celle-là, — et de plus en plus différenciée.

(1) P. 47, n. 2 : « Cette dépersonnalisation, à quoi tout, en U. R. S. S., semble tendre, peut-elle être considérée comme un progrès ? Pour ma part, je ne puis le croire. »



Passons aux thèmes généraux du livre : conformisme, embourgeoisement, dictature et écartement du léninisme.

Sur le conformisme des milieux intellectuels (les seuls que Gide ait eu l'occasion d'observer directement et abondamment au cours de son voyage), sur leur défaut d'esprit véritablement critique, leur zèle à l'égard de ce qu'ils croient être « la ligne », les anecdotes et impressions qu'il rapporte donnent une image évidemment *partielle*, mais dont j'ai pu trop souvent reconnaître l'exacritude (1). Ainsi, dans certains cercles scientifiques et philosophiques, j'ai regretté une sorte de gêne, l'absence d'une dialectique créatrice, audacieuse, vivante, prolongeant et enrichissant le marxisme à la lumière des faits nouveaux (scientifiques, sociaux), telle que Lénine en a donné l'exemple dans d'admirables analyses comme *L'Impérialisme, dernière étape du capitalisme*. A sa place se prolongent des discussions de tendances, des polémiques où les épithètes désobligeantes ne paraissent pas toujours recouvrir de strictes différenciations intellectuelles. D'autre part, le ressassement de formules et de citations n'est certes pas propre à faire avancer la recherche, dans l'esprit des fondateurs du marxisme. Malgré les nécessités de la politique internationale, qui commandent aujourd'hui à l'U. R. S. S. l'unité à l'intérieur du Parti et la cohésion de toutes ses énergies, n'y aurait-il pas intérêt, pour la force du pays, l'avenir du Parti, la vigueur de la nouvelle génération révolutionnaire, à laisser jouer plus librement l'autocritique marxiste-léniniste, au sein des organisations politiques et « culturelles » ? Pour ma part, je le crois, et avec

(1) Image *partielle* : il faudrait ajouter : image *datée*. Les traits rapportés par Gide étaient beaucoup plus marqués dans une période de tension politique intérieure comme celle (juillet-août 1936) où il a traversé l'U. R. S. S.

moi d'autres anciens et fidèles amis de l'U. R. S. S. Je m'en expliquerai ailleurs.

Il s'agit ici du livre de Gide qui donne à des remarques de ce genre une résonance énorme, définitive. Là encore, nous nous trouvons en présence d'observations particulières, découpées de tout ce qui, dans le système économique et politique, dans l'histoire de l'U. R. S. S., devrait les entourer, les éclairer, permettre de les faire comprendre avant d'en juger. Gide ne s'est pas assez intéressé aux problèmes économiques et sociaux de l'U. R. S. S. A certains étonnements qu'il exprime, on croirait qu'il eût espéré y trouver déjà la période du communisme triomphant, où la dictature est abolie, où les cadres autoritaires de l'État se résorbent, où la collectivité rétribue chacun, non selon la valeur de son *travail*, mais selon ses *besoins*. Cette attitude, bien plus sentimentale que rationnelle, entraîne des erreurs de perspective qui l'ont empêché de mettre en place, dans un ensemble, les divers éléments de son jugement.

Voici un exemple de conformisme sur lequel Gide s'étend et qui semble l'avoir particulièrement irrité : le conformisme en art, tel que le présenterait la « querelle du Formalisme » : « Quand nous arrivâmes en U. R. S. S., l'opinion était mal ressuyée de la grande querelle du Formalisme. Je cherchai à comprendre ce que l'on entendait par ce mot et voici ce qu'il me sembla : tombait sous l'accusation de formalisme tout artiste capable d'accorder moins d'intérêt au *fond* qu'à la *forme*. Ajoutons aussitôt que n'est jugé digne d'intérêt (ou plus exactement n'est toléré) le *fond* que lorsque incliné dans un certain sens... »

Cependant, derrière ces querelles, présentées souvent par des pédants (1) qui font grand tort à l'art soviétique, se dresse un problème réel, vivant.

(1) Comme celui, doublé d'un couard, auquel Gide donne la parole.

Des centaines de milliers de jeunes ont reçu, grâce au complexe réseau des écoles secondaires et professionnelles (1), une instruction qui commence à faire d'eux *un public*, — un public nouveau par sa formation, son mode d'existence, sa conception du monde, ses valeurs. Impossible de supprimer le problème. Il est là, aussi solide et dru que cette jeunesse ouvrière près de laquelle je me suis assis bien des fois, sur les bancs de ses écoles, que j'ai rencontrée dans ses bibliothèques, ses stades, ses salles de danse, ses clubs, ses théâtres. Cette jeunesse, il la faut voir de près pour la connaître, la voir au travail. Aujourd'hui déjà, elle présente à la culture des revendications. Elle en présentera plus encore demain — et de plus précises. D'autres, plus âgés que ces jeunes stakhanovistes, des adultes, nombreux, se sont de leur côté peu à peu dégrossis. Dans les bibliothèques, je les voyais, cet été, se joindre aux jeunes pour demander, non seulement des manuels scolaires, mais souvent Shakespeare, Pouchkine, Gogol, Tolstoï. Ce nouveau public peut-il comprendre, peut-il accepter beaucoup d'œuvres exquises de l'art occidental qui ont été créées dans et pour un tout autre univers ? Que peuvent valoir pour sa sensibilité *Le Côté de Guermantes*, *Le Soulier de satin* ou *Charmes* dont l'Occident à juste titre s'enorgueillit ? Peut-il même comprendre, aimer des œuvres russes directement inspirées de l'art occidental comme certains pseudo-Matisse et sous-Derain que j'ai aperçus dans les expositions de Moscou ? N'y a-t-il

(1) A cet admirable réseau d'écoles, Gide consacre, en appendice, cinq lignes (p. 119) : « ...Et je n'admire peut-être rien tant, en U. R. S. S., que les moyens d'instruction mis, presque partout déjà, à portée des plus humbles travailleurs pour leur permettre (il ne tient qu'à eux) de s'élever au-dessus de leur état précaire. »

Ces écoles ont, entre autres effets, donné son actualité, sa nécessité sociale à la querelle du Formalisme.

On peut trouver que Gide qui, en U. R. S. S., « n'admire peut-être rien tant que ces écoles », leur donne, dans son témoignage, une place bien disproportionnée à leur importance. Mais a-t-il eu le temps de les visiter ?

pas en ce moment, en U. R. S. S., — pays tendu tout entier vers un effort, à travers des difficultés géantes, des problèmes neufs, le cercle actif de ses ennemis, — une échelle des valeurs où la conception gidienne de l'art *ne peut* occuper la place la plus élevée ? Et cette conception même — Gide tend à l'oublier — n'est-elle pas nourrie de toute une série de délicates influences esthétiques (depuis Mallarmé...), d'influences sociales, dont il est impossible de l'abstraire ? Gide, ici encore, faute d'une critique des valeurs esthétiques auxquelles il se réfère et d'une analyse sociale du formalisme, n'a considéré que la surface du problème : l'opposition du *forçat* et de la *forme*, qui est, en effet, schématiquement présentée, irritante et stérile.

A la lumière de ces problèmes vivants, ne paraissent plus acceptables des affirmations dogmatiques telles que : « En U. R. S. S., la beauté est considérée comme une valeur bourgeoise. » Non pas : mais on s'y souvient qu'elle n'est pas tombée du ciel et qu'en particulier certaines formes de beauté — que nous trouvons justement exquis — sont liées par un délicat tissu à la société bourgeoise des trois ou quatre dernières décades. Je ne sache pas qu'un marxiste puisse faire de « la beauté » un absolu. Sous le fameux « cas Chostakovitch », il y a bien plus que Gide ne l'indique à ses lecteurs. Toute sa critique sous-entend une conception « pure » de l'art que bien des gens, même non marxistes, ne lui accorderont pas.

La topographie intellectuelle de l'U. R. S. S. était, du reste, au moment même du voyage de Gide, bien plus complexe qu'elle ne lui est apparue. Il est passé à côté de discussions passionnées (1) qui eussent dû l'intéresser. Dans la critique, dans l'histoire de la litté-

(1) Dont la collection de la *Literatournaïa Gazeta* et de l'excellente revue *Literatournii Kriitik* portent les traces.

rature, on s'en prenait, on s'en prend encore (car la dispute n'est pas close) à des applications « mécanistes » du matérialisme historique, à des travaux qui prétendent absorber le génie de l'artiste dans des formules trop raides et faussement scientifiques. De jeunes écrivains partent en guerre contre des professeurs et critiques chevronnés. Ceux-ci leur répondent, trouvent des défenseurs. On retire de la circulation des manuels de littérature, dont on a reconnu les défauts. Ces discussions marquent des inquiétudes utiles, des recherches. Le Parti a témoigné sa sympathie aux adversaires de la « sociologie vulgaire » qui, à mon avis, tiennent le bon bout.

Tout n'est pas aussi simple qu'on le croirait à travers le livre de Gide. Et cependant, on est surpris de le reconnaître, cette série d'impressions psychologiques, morales, est aussi, sur les questions les plus diverses, les plus amples et débordantes, une série de *verdicts*. Je me demande si Gide a perçu dans ses pages ce glissement perpétuel... Lui qui a si souvent marqué dans son œuvre sa prudence critique et conseillé aux jeunes gens la défiance des « opinions » et des jugements, n'avait jamais montré moins de prudence, plus de dogmatisme. Sur le stakhanovisme, sur les kholkozes, la concurrence commerciale (1) aussi bien que sur les discussions autour

(1) P. 41 : « Alors, je pense (en dépit de mon anti-capitalisme) à tous ceux de chez nous qui, du grand industriel au petit commerçant, se tourmentent et s'ingénient : qu'inventer qui flatterait le goût du public ? Avec quelle subtile astuce chacun d'eux cherche à découvrir par quel raffinement il pourra supplanter un rival ! De tout cela l'État n'a cure, car l'État n'a pas de rival », etc.

En réalité, des fautes de « goût » ont été commises, mais c'est parmi les dirigeants des divers Commissariats industriels. Et surtout il a fallu, au cours des premiers plans quinquennaux, répondre à une demande énorme avec un équipement technique et une main-d'œuvre médiocres alors que, dans les industries légères, la qualification est particulièrement nécessaire. Ce n'est pas par le défaut de culture, dans le public, ni de concurrence, dans la production, qu'on peut expliquer la qualité insuffisante de beaucoup de produits. Les considérations générales d'André Gide sur les industries et le commerce d'État ont pu justement ravir Clément Vautel.

de l'art soviétique, il prononce des « impressions-jugements » — fort hâtifs. Bien plus, l'ensemble de son témoignage constitue un verdict sur un des plus complexes problèmes économiques et politiques de notre temps.

Dès l'Avant-Propos, le lecteur est orienté : « Ceux qui ont suivi l'évolution de l'U. R. S. S. depuis à peine un peu plus d'un an diront si c'est moi qui ai changé ou si ce n'est pas l'U. R. S. S. Et par l'U. R. S. S., j'entends : celui qui la dirige. » Et les questions (qui sont aussi des réponses...) vont se précipiter. Gide va incriminer un écart de plus en plus grand d'avec « les premières directives ». Tout le livre sera traversé par ce thème tantôt affleurant, tantôt secret, toujours sensible et agissant : « Progressif détachement de la première ligne », « écartement du léninisme ».

Je note en passant que l'on ne peut, à propos de l'U. R. S. S., parler d'« idéal premier » ni de « premières directives ». Il n'y a pas eu pour Lénine, il n'y a eu pour aucun bolchevik, de « premières directives » ni d'« idéal premier », mais un but : la République mondiale des travailleurs, l'étape du communisme. A moins de prouver (ce que Gide ne fait pas) que les dirigeants de l'U. R. S. S. emploient des *moyens* qui, dans les conditions actuelles de la Fédération soviétique et de la politique mondiale, n'achèment pas à cette fin, à moins de prouver qu'ils l'ont expressément trahie, — ces jugements sévères sont pour le moins prématurés. Comment davantage parler d'un passage de la « mystique » à la « politique » ? Cette application au problème soviétique des concepts forgés par Charles Péguy pour la France post-dreyfusarde ne me paraît pas heureuse. Il n'y a pas de mystique pour un grand militant, ou, si l'on préfère, il y en a toujours une, immanente — de même qu'il y a toujours une politique, c'est-à-dire un système de moyens variables adaptés aux circonstances, tel qu'une analyse dialectique

du réel peut les définir. L'usage de ces expressions (comme précédemment, le jugement purement esthétique des problèmes de l'art populaire en U. R. S. S.) nous fait douter que les concepts, les valeurs avec lesquels Gide a voulu saisir l'U. R. S. S. aient été bien faits pour l'introduire dans une réalité si éloignée de nos moyens de préhension, si fortement marquée par une doctrine qu'il ne paraît pas avoir désiré connaître.

« Je ne proteste pas contre l'inégalité des salaires ; j'accorde qu'elle était nécessaire. Mais il y a des moyens de remédier aux différences de condition. Or, je crains que ces différences, au lieu de s'atténuer, n'aillent en s'accroissant. Je crains que ne se reforme bientôt une nouvelle sorte de bourgeoisie ouvrière satisfaite (et partant conservatrice, parbleu !) trop comparable à la petite bourgeoisie de chez nous. J'en vois partout des symptômes annonciateurs... » Et Gide de citer la loi sur l'avortement, « la restauration de la famille (en tant que « cellule sociale ») de l'héritage et du legs ».

Devant certains types d'intellectuels et de techniciens, j'ai eu, de mon côté, des impressions fort mêlées. Il m'est apparu que le Parti aurait intérêt à tourner davantage son attention vers ces *svietskiè sovietskiè* (1), comme on les appelle là-bas, qui ne laissent pas (par exemple sur certaines plages de la mer Noire) de faire à la collectivité soviétique un tort considérable.

Gide a été très ému de telles rencontres. Mais « l'embourgeoisement » qu'il dénonce serait un ample phénomène social, dépassant infiniment les quelques observations, limitées à l'*intelligentsia*, qu'il a pu faire. Il invoque « la restauration de la famille » et l'on sent se réveiller ici le Ménalque des *Nourritures*, l'anarchiste magnifiquement avide et esthète, qui lançait le cri : « Familles,

(1) Soviétiques mondains.

je vous hais ! »... Il faudrait tout de même regarder la vie soviétique avec d'autres verres. Les années du communisme de guerre — que Gide, touriste de 1936, pétrit de « mystique » — ont été affreuses pour des hommes exténués, vivant dans le détraquement quotidien et les privations. Plusieurs de ceux de cette génération que je connais ont puisé dans la famille de nouvelles forces pour de nouvelles luttes. La famille, quoiqu'en semble penser Gide, n'a rien qui soit spécifiquement « bourgeois » au regard du socialisme. Elle n'est telle que dans le monde de l'argent et rongée par lui. Marx a donné là-dessus des pages magnifiques — et l'exemple que l'on sait.

La première décade de la Révolution a été çà et là marquée par une anarchie sexuelle, tout à fait rétrograde par rapport aux valeurs qu'implicitement propose le socialisme. Lénine déjà en conçut une inquiétude que reflète son émouvant entretien avec Clara Zetkin. Je ne veux du reste pas dire que tout ait été justifiable ni adroit dans la manière dont la réaction a été amorcée par le Parti et trouve excessives les dispositions de la loi récente sur l'avortement. Mais il faut voir, ici encore, une étape d'une réalité mouvante. En tout cas, le problème de la famille, dans la société soviétique actuelle, mérite plus qu'un jugement superficiel, incliné par d'évidents souvenirs « immoralistes » (1-2).

(1) Gide reproche souvent à la vie soviétique la « désindividualisation » qu'elle entraîne : par exemple dans les chambrées ou les logements impersonnels du kholkoze. Cependant (p. 64), critiquant la famille, il semble lui opposer, lui préférer l'époque passée du « besoin de camaraderie, de partage et de vie commune ».

Ne voit-il pas que la famille — même avec ses actuelles imperfections — est un moment vers une période d'individualisation plus marquée, qu'en tout cas les « différences » peuvent y trouver dès maintenant un milieu qui protège et aide leur maturation ?

(2) « Restauration... de l'héritage et du legs » (André Gide, p. 64). Voici quelques précisions juridiques.

Dès 1918, le Gouvernement soviétique promulgue une loi qui, tout en supprimant l'héritage, laisse aux citoyens le droit de léguer jus-

La question des salaires est encore plus complexe et Gide nous prévient qu'il ne l'a pas étudiée. Pourquoi, alors, s'y appuie-t-il pour en tirer (p. 62 et suivantes) des conclusions générales et fort graves ?

Aucun problème ne fait intervenir des considérations plus variées, relatives aux exigences du Plan d'État, aux ressources de la main-d'œuvre dans les différents secteurs de la production, au budget : la *politique* des

qu'à 10.000 roubles. Au début de la N. E. P., une nouvelle loi (22 mai 1922) organise l'application de la précédente. les moyens de contrôle. sans changer le « plafond » de 10.000 roubles. Celui-ci est supprimé par la loi du 1^{er} mars 1926, qui, par ailleurs, prévoit des restrictions quant aux héritiers possibles et une échelle progressive de taxes. En voici quelques repères : pour 2.000 roubles, 20 roubles de droits ; pour 10.000 roubles, 540 ; pour 100.000 roubles, 18.540 ; pour 200.000 roubles, 58.540 ; pour 500.000 roubles, 238.540. Pour la fraction excédant 500.000 roubles, les droits s'élèvent à 90 %, c'est-à-dire que 600.000 roubles paieraient 238.540 + 90.000 = 328.540 roubles. La loi de 1926 n'était intégrée que dans le code de la République fédérée des Soviets russes (R. S. F. S. R.) : une loi du 6 février 1929, qui conserve toutes ses dispositions essentielles, la fait passer dans le Code pansoviétique. Cette loi n'a pas été modifiée depuis et est actuellement en vigueur. La Constitution stalinienne, votée le 5 décembre dernier, n'a fait qu'en affirmer le principe dans la Loi constitutionnelle de l'État soviétique, chapitre 1^{er}, article 10 : « La propriété personnelle des citoyens qui s'étend au revenu et épargnes provenant de leur travail, à leur maison d'habitation et à l'économie domestique auxiliaire, aux objets de ménage et d'usage quotidiens, ainsi qu'aux objets d'usage et de commodité personnels, comme également le droit d'hériter de la propriété personnelle des citoyens, — sont protégés par la loi. »

Le passage sur le droit d'hériter, que j'ai souligné, ne figurait pas dans le Projet de Constitution et a été ajouté, sous forme d'amendement, au cours de la récente discussion par le Congrès des Soviets.

On voit donc que le tournant — fort important — a eu lieu non en 1936, mais en 1926, et que le droit de tester et d'hériter n'a jamais été complètement supprimé. Les dispositions sont demeurées aujourd'hui les mêmes qu'il y a dix ans. On s'est contenté de codifier des principes déjà existants, comme on l'a fait pour d'autres qui étaient demeurés en dehors de la Constitution de 1925.

Il importe de noter que les maîtres du socialisme marxiste ne se sont pas opposés à une propriété *personnelle* limitée et *fondée sur le travail*, mais à la propriété *privée des moyens de production*. Néanmoins, les dispositions juridiques actuelles, jouant dans une période de différenciation marquée des salaires, pourraient avoir, à la longue, des effets contraires aux progrès du socialisme. Sans refuser de voir ces éventuels dangers, il est impossible de parler aujourd'hui d'une *restauration* de la propriété privée, de l'héritage et du legs.

André Gide s'est, ici encore, trop hâtivement informé.

salaires menée par le Gouvernement doit tenir compte de tous ces éléments.

A l'heure actuelle, les travaux considérés comme non qualifiés et non pénibles sont mal payés : 150 roubles par mois, même en y ajoutant les avantages qu'accorde l'entreprise pour le logement, les repas, etc., — c'est peu. C'est insuffisant (1).

Je suis contraint de m'en tenir ici, sur les salaires, à quelques remarques générales : 1° Dans la plupart des entreprises que j'ai étudiées, les travaux non qualifiés, mal payés, sont effectués par des ouvriers qui ne font que les traverser, tant la poussée vers la qualification s'est aujourd'hui étendue ; 2° Sauf quelques cas particuliers (où les normes ont été fixées trop sévèrement) le mouvement stakhanoviste a pour effet de relever très sensiblement les salaires globaux de tout le personnel. A l'usine Kaganovitch des Roulements à Billes, par exemple, le salaire moyen avait été ainsi porté, dès juillet dernier, à plus de 300 roubles ; 3° Je n'ai vu, parmi les stakhanovistes, aucun signe de ce que Gide appelle « une nouvelle bourgeoisie ouvrière satisfaite ». Ce n'est pas de ce côté que les craintes pourraient se justifier. Et l'on aurait aimé que Gide, avant de lancer ce doute si pénible — « j'en vois partout, dit-il, des symptômes annonciateurs » — nous eût donné de ces symptômes quelques exemples, nous eût dit les faits, les observations, voire les informations qui l'ont conduit à dénoncer ce qui serait, en effet, un grave danger. Des entretiens familiers avec quelques stakhanovistes — non seulement les « champions » que l'on montre volontiers mais ceux que j'appelle les « stakhanovistes moyens » et qui sont des centaines de milliers, des

(1) Quelle que soit la force des raisons qu'on peut ici invoquer (charges énormes pour la défense du pays), on doit regretter cet état de choses, de même que les trop maigres pensions accordées à certaines catégories de travailleurs retraités et d'« invalides ».

millions, — eussent convaincu Gide qu'il n'y a pas actuellement, entre eux et leurs camarades, de frontières sociales ni psychologiques. D'ailleurs les conditions mouvantes du travail, la vie quotidienne des ateliers créent un abondant va-et-vient entre les diverses catégories. Tel qui était *stakhanoviste* hier ne sera plus qu'*oudarnik* demain. Et vice versa. — Néanmoins, la différenciation marquée des salaires, telle qu'elle s'est instituée au cours du second plan quinquennal, ne pourrait se prolonger indéfiniment sans danger.

Bien des aspects de la vie soviétique, que Gide découvre et incrimine, sont en fait liés à l'histoire politique et économique de l'U. R. S. S. depuis plus de dix ans. On conviendra que le débat entre la « révolution permanente » et la « possibilité du socialisme dans un seul pays » est de taille et mérite quelque information spéciale. Une fois l'U. R. S. S. engagée dans la seconde de ces voies, au milieu des événements du monde *réel*, s'ensuivaient pour la collectivité soviétique des conséquences définies. Si l'on accepte les conditions et les prémisses, il faut reconnaître la nécessité de certains effets, de certains aspects du régime et de la vie soviétique d'aujourd'hui. Sinon, qu'on tranche, dans son ensemble, le grand conflit ; qu'on prenne parti contre la ligne générale du parti communiste en U. R. S. S. depuis une dizaine d'années, contre les décisions de ses différents Congrès ; qu'on se rallie, clairement et consciemment, aux thèses économiques et politiques des successives oppositions...

Gide, bien au delà de l'attitude « psychologique » à laquelle il semblait vouloir se tenir, apporte un verdict dans cet énorme débat pour lequel il me paraît juste de dire qu'il était très mal préparé. C'est là une des équivoques fondamentales de son témoignage.

Il a reproché au régime actuel son écartement de

« l'idéal premier », son passage de la mystique à la politique, son embourgeoisement. Il affirme que les véritables révolutionnaires sont dans l'opposition. « Cet état d'esprit petit-bourgeois qui, je le crains, tend à se développer là-bas, est, à mes yeux, profondément et foncièrement contre-révolutionnaire. Mais ce qu'on appelle « contre-révolutionnaire » en U. R. S. S. aujourd'hui, ce n'est pas du tout cela, c'est même à peu près le contraire. L'esprit que l'on considère comme « contre-révolutionnaire » aujourd'hui c'est ce même esprit révolutionnaire, ce ferment qui d'abord fit éclater les douves à demi pourries du vieux monde tzariste... » « Alors ne vaudrait-il pas mieux, plutôt que de jouer sur les mots, reconnaître que l'esprit révolutionnaire (et même simplement l'esprit critique) n'est plus de mise, qu'il n'en faut plus. » « Que Staline a toujours raison, cela revient à dire que Staline a raison de tout », etc.

Je m'arrête, n'ayant cherché qu'à placer en pleine lumière ce qui, dans ce livre, est implicite et parfois délicatement voilé, — mais cependant toujours présent : le psychologue semble avoir, chemin faisant, résolu pour lui un des plus importants problèmes économiques et politiques de notre époque. Rien ne me retiendrait d'aller dans le même sens que Gide, si je pensais que l'intérêt de l'U. R. S. S. et de la cause humaine pût l'exiger. Mais une réflexion, qui ne date pas d'hier, continue de persuader un certain nombre d'entre nous qu'une autre ligne politique eût menacé l'existence même de l'État soviétique. Gide a-t-il vu clairement la gravité des jugements qu'il apporte ? La position marquée qu'il semble prendre ? Les problèmes (d'ordre technique) dont un tel jugement suppose la résolution préliminaire ? Autant de questions que je me pose, aujourd'hui encore, non sans tristesse et anxiété.

Une fois de plus, et sur le problème des problèmes, nous avons vu le *psychologue* glisser à la *politique*. Et

par la défiance que répand son livre, distribué à bas prix, par les campagnes qu'il nourrit, par la condamnation implicite qu'il renferme d'un régime, d'un État, système de fo. politiques réelles, combien importantes aujourd'hui, psychologue a assumé dans la France, dans l'Europe de cet hiver 1936, un rôle *politique* dont je crains qu'il n'ait pas mesuré la responsabilité, toute la responsabilité (1)...

★

Il ne serait pas difficile, après l'avoir considéré en soi, de reprendre ce petit livre et de l'étudier par rapport à l'écrivain. Tel qu'il nous est offert, j'ose dire que *Retour de l'U. R. S. S.* porte témoignage, plus encore que sur l'U. R. S. S., sur André Gide. On verrait comment, à travers les réactions devant les kholkozés, le formalisme, la dictature politique, ressurgissent des valeurs que nous avons cru, non pas abandonnées par l'auteur de *Paludes* et de *L'Immoraliste*, mais retraduites par lui sur un tout autre plan, dans un autre univers. Lorsque Gide passe si étrangement à côté des problèmes concrets de l'art soviétique, lorsqu'il marque sa défiance à l'égard d'œuvres répondant à un besoin immédiat, ne montre-t-il pas à quel point le dominant encore les

(1) On lit, en tête de *Retour de l'U. R. S. S.* :

« A la mémoire de | Eugène Dabit | je dédie ces pages | reflets de ce que j'ai vécu | et pensé près de lui | avec lui. »

Devant cette dédicace, j'ai éprouvé une émotion que d'autres amis e Dabit m'ont dit avoir également ressentie.

Dabit a « vécu et pensé près de » Gide, et « avec » lui ces pages. Je sais les réserves que Dabit pouvait faire. Et ne les saurais-je pas, la parole de Gide suffit. La question n'est pas là.

Mais : Dabit n'eût-il pas, davantage que Gide, critiqué, complété ces impressions (il comptait prolonger son séjour en U. R. S. S., parlait d'y revenir) ? N'eût-il pas, mieux que Gide, pris conscience du glissement au delà de leur valeur psychologique ? Eût-il accepté de donner à ces impressions (dont il m'a lui-même dit l'insuffisance, lors de notre rencontre en mer Noire) cette énorme résonance politique, et dans un pareil moment ?

Ces questions peuvent être posées, et il suffi-rait qu'elles pussent l'être pour que je n'aie pas le droit ici de les taire.

valeurs esthétiques par lui défendues au temps de *L'Ermitage* et des débuts de *La Nouvelle Revue française* ? Oublierait-il que pour des millions d'hommes du peuple russe, un certain bonheur animal, à l'abri du froid, de la faim, des épidémies, représente un progrès déjà bouleversant en comparaison de la misère des anciens temps, accorderait-il une place si considérable aux faits de « désindividualisation », laisserait-il par eux incliner son jugement, — si en lui Ménalque n'était tellement impatient de demander à la révolution soviétique de faire, au plus tôt, de chacun de ses citoyens, « le plus irremplaçable des êtres » ? Certains de ses étonnements devant l'état actuel de l'U. R. S. S. n'auraient pas en lui cet écho douloureux s'ils n'exprimaient son attachement toujours prépondérant à la morale des Évangiles : « Il faut bien que je le dise, écrivait-il en 1933, ce qui m'amène au communisme n'est pas Marx, c'est l'Évangile. C'est l'Évangile qui m'a formé. »

Enfin, Gide — avec une sincérité totale, que je trouve quant à moi, respectable — attire lui-même l'attention sur le « conformisme sexuel » en U. R. S. S. (1) : le lecteur lucide, répondant par une égale sincérité à celle de Gide, peut-il (2) ne pas se demander dans quelle mesure le jugement de celui-ci s'en est trouvé excessivement affecté ?

(1) P. 63, n. 1 : « Encore cette loi [contre l'avortement], dans un certain sens se justifierait-elle ? Elle répond à de très déplorables abus. Mais que penser, au point de vue marxiste, de celle plus ancienne contre les homosexuels ? Qui, les assimilant à des contre-révolutionnaires (car le *non-conformisme* est poursuivi jusque dans les questions sexuelles) les condamne à la déportation pour cinq ans avec renouvellement de peine s'ils ne se trouvent pas amendés par l'exil. »

(2) Même s'il réprouve, lui aussi, la sévérité des mesures juridiques actuelles (article 154/a du Code de la R. S. F. S. R., incorporé en exécution de la loi de l'U. R. S. S. du 7 mars 1934).

Il serait d'ailleurs important de savoir avec quels considérants ces mesures ont été décidées par le Gouvernement, si vraiment elles assimilent les homosexuels « à des contre-révolutionnaires » et traduisent un « conformisme ».

L'article 154/a, auquel je me suis reporté ne donne aucune indication en ce sens, aucun éclaircissement.

Il faudrait encore évoquer bien d'autres aspects personnels de ce témoignage pour essayer d'en comprendre le « conditionnement ».

Allons plus loin. Ce livre est d'un bout à l'autre, on l'a vu, celui d'un psychologue, d'un moraliste. Gide entend considérer du point de vue du retentissement psychologique et sans information particulière, tout ce qui s'offre à lui : les problèmes du travail, les réalisations économiques, les institutions, les techniques, aussi bien que les discussions esthétiques. Cette appréhension des problèmes humains est-elle possible, féconde ? Peut-on les pénétrer profondément, en juger sainement, de cette manière ? — Le clair-obscur qui, dans les cités antiques, marquait d'une ligne nette les frontières entre le Spirituel et l'Économique s'est depuis longtemps fondu. Socrate et Platon pensent encore la politique avant tout en moralistes et pour une élite. Autour d'eux et avec eux, cette élite cultivée, vouée aux seuls travaux de l'esprit, en discute. Dans l'économie fondée sur l'esclavage, les problèmes économiques, sociaux, politiques sont infiniment moins complexes qu'ils ne le sont depuis devenus. Ce qui était possible au temps de Socrate — ce qui l'est déjà moins au temps de Montaigne (sagesse souvent concrète des *Essais*, tout imprégnée d'une expérience directe des affaires), — l'est-il encore au nôtre où l'homme se meut au milieu de structures sociales complexes, d'influences de toutes sortes qui s'entrecroisent et lourdement pèsent sur son activité ? Est-il possible au moraliste de se placer d'emblée devant le réel, sans tenir compte de toutes les influences qui agissent sur la conduite des hommes, et dont il doit s'inquiéter s'il veut porter des jugements valables devant l'esprit et devant l'action : je veux dire vraiment susceptibles de redresser les erreurs. Le moraliste peut aujourd'hui moins que jamais « aller du ciel à la terre » (1), s'abstraire des

(1) MARX, *L'Idéologie allemande*.

questions sociales, économiques, politiques ; en juger statiquement, ce qui est une autre forme d'abstraction ; n'en pas être sérieusement informé et *conscient*. Les lacunes, la légèreté, l'échec de ce témoignage sur l'U. R. S. S. viennent de cette erreur fondamentale. De là provient aussi l'équivoque que nous y dénonçons : malgré sa décision préliminaire, le psychologue se trouve contraint de glisser sans cesse du psychologique au social, à l'économique, et de trancher dans l'obscurité et comme furtivement sans se l'avouer à soi-même, sans l'avouer à son lecteur, de considérables problèmes politiques où s'enchevêtrent les questions morales qui le sollicitent.

N'apercevant pas ces liaisons concrètes, hors desquelles aucun « idéal » ne peut être examiné, le moraliste en vient à penser que ses jugements ne doivent tenir compte d'aucune contingence, d'aucune conséquence : tout cela, dans le fond, reste une affaire de lui-même à lui-même. « J'estime, écrivait Gide quelque temps avant son voyage, que l'on trouve avantage secret à demeurer parfaitement sincère, dût cette sincérité, d'abord, prêter au jeu de l'ennemi (1). » Le moraliste pur, hélas ! se trouve avoir un sens beaucoup plus net de cet *avantage secret* que du *jeu de l'ennemi*...

Cher André Gide, je ne veux pas aller ici au delà de quelques mots simples : le sujet est trop grave pour en souffrir d'autres. Je n'approuve pas tout ce que j'ai vu en Union soviétique. Je vous l'ai dit. Je l'ai dit, dès mon retour, à des amis de l'U. R. S. S. parmi les plus anciens et les plus constants. Nous conservons, nous aussi, notre esprit critique devant l'énorme réalité soviétique. Considérez cependant que votre témoignage, si hâtif, malgré l'art dont vous l'avez paré, si partiel, si mince devant cette bouleversante expérience humaine et ses dix-neuf années d'efforts, ne peut toucher ni les

(1) *Nouvelles Pages de Journal*.

militants de l'U. R. S. S., ni orienter avec justesse l'opinion des hommes de l'Occident.

Pour l'U. R. S. S. : témoignage partiel, très superficiellement informé, et par là injuste, qui fait trop bon marché de l'histoire, des difficultés, des problèmes réellement posés, à travers toutes ces années, aux bâtisseurs. Certaines de vos critiques, qui eussent pris figure et portée dans un ensemble, se trouvent par là fort affaiblies. Je regrette qu'avec plus d'information, de compréhension, vous n'ayez pas dit des paroles vraiment capables de servir. Vous êtes de ceux qui en aviez les moyens, l'autorité. Et si vous répondiez ici que vous n'avez pas eu la naïveté de vouloir, par vos critiques, agir sur les dirigeants de l'U. R. S. S., vous auriez tort : il fallait vous adresser à eux, et sans attendre votre retour en France.

En Occident : vous connaissez actuellement un succès de librairie très considérable. Je vous mets assez haut pour être convaincu qu'il ne vous flatte pas et pour espérer même que parfois il vous inquiète. Croyez-vous que vos historiens le considéreront comme du meilleur aloi ? Trop d'intérêts, trop de passions ont été soulevés par vous. Il ne suffit pas de prévoir au seuil d'un livre « l'apparent avantage que les partis ennemis vont prétendre [en] tirer » : les « partis ennemis » se moquent bien de ce genre de précautions ! Et ils ont raison. Le verdict que vous avez rendu sur l'U. R. S. S. dans ce petit livre (dont je ne discute ici l'opportunité que parce que j'en conteste la validité), malgré vos précautions, a porté dans un large public un coup à l'idée communiste et à toute application (même adaptée — comme elle doit l'être) du communisme en Occident. Auprès de milliers de Français, de jeunes gens ignorant tout ce que vous passez sous silence ou méconnaissant, l'U. R. S. S. est condamnée ; et, à travers l'U. R. S. S., à travers certaines difficultés inséparables de la construc-

tion du socialisme *en Russie* — le communisme. Dans les Écoles, certains, j'en ai la preuve, se servent déjà de vos pages pour maintenir les jeunes « dans la bonne voie ». Les subtiles réserves de vos conclusions n'y ont rien fait. Je sais que ce n'est pas cela que vous vouliez : telle est néanmoins la résonance sociale et politique, la résonance réelle de vos paroles. Ce n'est pas un des traits les moins pénibles de cet hiver tragique qu'André Gide y ait mêlé, *en fait*, l'écho d'une grande voix à certain concert de haine. Les « partis ennemis », du Japon jusqu'à Berlin et Paris, ont eu raison d'exploiter cette aide inespérée.

Vous avez reçu, j'en suis sûr, des approbations sincères qui vous ont conforté. Vous avez aussi recueilli l'hommage de beaux esprits que votre conversion à l'action humaine paraissait flétrir et qui, à tort, se persuadent déjà, devant ce petit livre désabusé, qu'ils peuvent à nouveau compter sur l'exemple de votre « disponibilité » : *Nathanaël, tu regarderas tout en passant et tu ne l'arrêteras nulle part ?...*

Mais ce n'est pas à eux que je pense : je pense à tant de gens simples, en France et à l'étranger, qui désormais jugent les kholkozes, le mouvement stakhanoviste, l'U. R. S. S. tout entière d'après cette plaquette... Je pense à ceux que ce témoignage a troublés, meurtris — peut-être pour longtemps. Car les réactions des hommes ordinaires, et plus encore sur de tels sujets, vont à l'essentiel. A l'écrivain de les prévoir. « La vérité, écriviez-vous dans votre Préface, fût-elle douloureuse, ne peut blesser que pour guérir. » Mais vous n'avez pas apporté sur l'U. R. S. S. « la vérité ». La vérité se conquiert plus difficilement. Elle exige plus de patience et d'oubli de soi-même. Nous sommes quelques-uns à penser que votre petit livre n'a fait que « blesser », sans être capable de « guérir ».

GEORGES FRIEDMANN.

10 décembre 1936.